

Les jolis deuils

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les jolis deuils / Marjolaine Bouchard

Nom : Bouchard, Marjolaine, 1958- , auteure

Bouchard, Marjolaine, 1958- | Retour à Port-aux-Esprits

Description : Sommaire incomplet : tome 1. Retour à Port-aux-Esprits

Identifiants : Canadiana 20190024062 | ISBN 9782897832896

Classification : LCC PS8553.O77434 J65 2019 | CDD C843/.54—dc23

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Chantal McMillan

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Marjolaine Bouchard

Les *jolis* deuils

1. Retour à Port-aux-Esprits



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les belles fermières, 2018

Les portes du couvent

1. *Tête brûlée*, 2017
2. *Amours empaillées*, 2017
3. *Fleur de cendres*, 2018

Madame de Lorimier : un fantôme et son ombre, 2015

Lili St-Cyr : la fleur des effeuilleuses, 2014

Le géant Beaupré, 2012

Alexis le Trotteur ou les trois mourures du cheval du Nord, 2011

*Combien de fois il faut que l'ouvrier varie
la forme de la boîte où l'on met tous ces corps.*

BAUDELAIRE, *Les petites vieilles*

Prologue

Paula ouvre le journal. Elle lit régulièrement les notices nécrologiques. Chaque fois, elle tombe sur une connaissance ou le cousin d'une connaissance. Tout le monde ou presque se connaît à Port-aux-Esprits. Encore deux, ce matin.

Funérailles de M. Bertrand Turcotte

Port-aux-Esprits (Québec) – En l'église Saint-Édouard ont eu lieu, le 8 mai 1950, les funérailles de M. Bertrand Turcotte, époux de M^{me} Henriette Vallée. M. Turcotte a succombé à une courte mais violente maladie. Durant sa vie, il occupa la charge de secrétaire de paroisse et de greffier de la cour de justice. Le défunt laisse dans le deuil, outre son épouse, ses fils : M. Adélard Turcotte, ouvrier, M. Claude Turcotte, comptable, ses filles : M^{me} Robert Gagnon, née Anne-Marie, de Sainte-Anne, et la révérende sœur Sainte-Croix-de-la-Passion, née Adrienne, de la congrégation de Notre-Dame du couvent de Cap-de-la-Baleine, son gendre : M. Robert Gagnon et ses petits-enfants : Jean-Paul, Étienne, Claire, Suzanne et Agnès Gagnon.

La levée du corps fut faite par M. le chanoine Lauréat Simard et le service funèbre fut chanté par son neveu, M. l'abbé Adrien Héту, assisté de MM. les abbés Marius Poirier et Georges Guay, de Roberval, cousin du défunt.

La croix était portée par son cousin, M. Miville Turcotte, les porteurs d'honneur étaient MM. Napoléon Tremblay, Émeri Gauthier, Constantin Gagné, Anthime Turcotte, Charles-Adélard Turcotte et Claude Turcotte.

Le chœur de chant rendit avec succès le *de profundis*.
Nos sincères condoléances à la famille en deuil.

Funérailles de M^{me} Jacques Lavallée

Port-aux-Esprits (Québec) – Le 9 mai dernier décédait après trois semaines de maladie, au presbytère de Saint-Alexis, M^{me} Jacques Lavallée, née Victoria Tremblay, à l'âge de soixante-quinze ans. Elle demeurait avec sa fille, M^{lle} Thérèse Lavallée, chez son frère, M. Aristide Boivin. La vénérable septuagénaire eut la précieuse consolation d'être munie de tous les secours de la religion et d'être entourée de tous les soins et affections des siens.

À dix heures, M. le curé Aristide Boivin, frère de la défunte, fit la levée du corps au presbytère. Il chanta le service, accompagné de MM. les abbés Jovite Filion et Rémy Décary, curé de Jonquière.

M. l'abbé Wilfrid Allard, neveu de la défunte, célébrait une messe à un autel latéral.

La chorale paroissiale, sous la direction de M. Alphonse Simard, qui chanta aussi le cantique d'adieu, se chargea des frais de la musique, tandis que M^{lle} Paulima Gagnon touchait l'orgue. La quête fut faite par M. Albert Racine.

M. Gatien Bouchard tenait la croix. Ses six neveux portaient le cercueil.

La bannière des Dames de Sainte-Anne précédait la dépouille mortelle. Elle était portée par M. Eugène Pion, accompagné des dames suivantes : M^{mes} Albert Racine, Navé Bernard, Lucien Lacroix et Rosaire Gravel. Un grand nombre de dames de Sainte-Anne suivaient la bannière.

On remarquait dans la nef : M. Simard, député local, les institutrices du village et leurs élèves, et enfin une large représentation de la paroisse.

M^{me} Lavallée laisse pour pleurer sa personne trois enfants : Charles, d'Alma, Aurèle, de Portneuf, et Émilie, de Québec.

1

Port-aux-Esprits, mai 1950

Paula range le journal. Tout est au plus calme dans la maison. Depuis le début mai, plusieurs décès sont survenus. Avant-hier, elle a visité la famille d'oncle Ulric. Hier, après un saut chez le cousin Gustave, elle s'est précipitée chez son beau-frère Louis et, encore après, chez sa vieille amie Astride, qui vient de perdre son père.

Elle verse du Lysol dans de l'eau chaude et frotte frénétiquement le comptoir. Comme hier, et comme avant-hier.

Une semaine folle. Tous ces morts... Comme si, après la grippe espagnole, après la Crise, après la récente guerre, une autre fatalité devait décimer les familles. Cette fois, ce sont les vieux qui partent, emportés subitement. Une contagion? Un microbe dans l'air ou dans l'eau? Chacun a beau jeu de lancer une supposition après une autre. Les faits sont là : six morts en quinze jours.

Certains parlent d'une maladie apportée par les bateaux, comme ceux de Grosse-Île qui, à l'époque, amenaient d'Europe le malheur : choléra, peste, grippe espagnole, typhus, variole. Serait-il possible que...? Certains autres attribuent ces morts à cette poudre jaune qui se promène partout dans l'air depuis quelque temps. Mais comment empêcher la propagation et la contamination? Le Dr Germain a donné des instructions bien étranges : se laver les cheveux tous les soirs, fermer les fenêtres le jour, rouler en voiture vitres closes, éviter de sortir par temps venteux, se nettoyer le nez et les yeux dès qu'on revient de l'extérieur.

D'autres encore évoquent la canicule.

Paula s'assoit. Elle pose son torchon et fouille dans la pochette de son tablier. Le rouleau de Life Savers est presque vide, il faudra penser à en racheter. Elle en prend un, un rouge, la couleur préférée de Camille, le pose sur sa langue. Petit bonheur.

Les corps exposés par cette chaleur de fournaise sentiront bientôt pire que le diable. L'odeur réfrénera l'envie de toucher les morts, mais elle attirera les mouches, car on devra, le soir, ouvrir grand les fenêtres. La consigne est claire : aérer, aérer autant que faire se peut pendant la nuit, mais avec les mouches, on craint que la propagation s'envenime à une vitesse folle. Il y en avait plein, hier soir, dans le salon des Langevin, qui sûrement pondront quelque part dans le nez, les oreilles ou dans les autres petits orifices du défunt grand-père.

— Ça meurt, ça meurt, se plaignait la cousine Francine. On ne sait pas trop pourquoi le bon Dieu vient nous les chercher si vite. La semaine passée encore, maman cueillait des framboises et cuisinait des tartes.

— Tu les as jetées, j'espère ? l'a questionné Paula.

— Euh..., hésitait la cousine. Oui, oui, certain !

Paula se relève. Elle attaque la vaisselle du déjeuner.

Ce qui désole tellement Paula, au cours de cette semaine de visites, ce qui la navre par-dessus tout, c'est la vitesse des événements, cette espèce de surexcitation qui rend si éphémères les précieuses étapes du deuil. Pas tant pour les endeuillés et leurs proches, pas tant pour l'organisation qu'exige pareil rituel, mais pour le poids de la mort subite transféré jour après jour sur les épaules des vivants, cette mort que le bienveillant Jésus, que la religion, Dieu, les Évangiles voulaient légère : une issue vers le paradis et sa paix éternelle. Tout ça se voit bardassé, brassé, on vire à gauche puis à droite, on a à peine le temps de se recueillir

et de pleurer un bon coup la perte de ceux et celles qui ont longtemps compté. «Ça ne peut pas attendre, a dit le curé. Il fait trop chaud.» Et hop! Comme si les larmes pouvaient s'évaporer au grand soleil.

Huit heures dix. Pendant que son Ernest dort après son quart de nuit, tout en essuyant, elle réfléchit à la fin qui attend tous les bons chrétiens, au nombre de places disponibles à la droite du Père, au silence qui règne dans les cieux, avec les anges, les archanges et tous les saints. La nuit dernière, elle a rêvé qu'Ernest mourait, écrasé sous une meule, au moulin. Un horrible cauchemar.

La sonnerie du téléphone la sort de ses délibérations intérieures. Elle jette sa serviette sur son épaule.

À peine un râle l'interpelle, puis ces simples mots :

— Paula... Vite! J'ai tout raté! Viens! J'ai quelque chose pour toi.

Paula s'énerve.

— Allô! Allô! Lili, c'est toi?

Au bout du fil, plus rien, le désert. Paula a vite compris, vite reconnu la voix de fumeuse plus rauque que d'habitude et entrecoupée d'une toux sèche. Dans quels beaux draps s'est encore mise sa sœur? On était sans nouvelles depuis des semaines. Ne sachant trop quoi faire, Paula tergiverse un instant. Ça semble urgent, mais Ernest bougonnera si elle le réveille à cette heure-ci et il maudira comme douze en apprenant que c'est juste Lili qui appelle encore à l'aide. D'un autre côté, il lui en voudra si elle prend sa belle Buick neuve, elle qui sait à peine conduire. Bon. Tant pis pour la dépense, elle téléphone au taxi, coiffe son chapeau et attrape son sac en hâte. Pour éviter de perdre de précieuses minutes, elle attend dans le portique.

Qu'est-ce qui se passe cette fois? Qu'aura donc raté Lili? Une recette: gâteau, petits pains aux raisins, poulet au four? Sûrement

Les jolis deuils

pas. Par cette chaleur, elle n'aura pas allumé la cuisinière. Et que veut-elle lui donner, elle qui vit maintenant dans l'indigence ? Lili ne leur a même pas encore remis les vingt piastres empruntées le mois passé.

Depuis dix ans, Lili vit seule à la campagne, recluse dans la maison héritée de leurs défunts parents.

Le taxi est bientôt là.

— Bonjour ! Comment ça va, madame Paula ? Je me doutais bien que c'était vous.

— 760, rue des Érables. Vous allez bien, monsieur Picard ?

Paula fait la jasette tout en regardant le décor tellement familier, l'épicerie, la flèche de l'église qui surplombe le cœur de la ville, la baie qu'on aperçoit au détour d'une rue. En voiture, on met habituellement dix minutes pour se rendre chez Lili, mais là, pour mal faire, un camion de gravier bloque le rang : deux travailleurs de la voirie emplissent à la petite pelle les nids-de-poule du printemps. Ensuite, un tracteur lambine sur la voie. Pour comble, plus loin, un lent troupeau de vaches traverse le chemin. De plus en plus nerveuse, Paula triture son sac à main.

Enfin sur place, le chauffeur exige deux fois le tarif habituel pour la course que règle Paula, accablée.

Avec dix minutes de retard, elle frappe deux coups solides et entre avec fracas chez sa sœur. La cuisine, vide mais impeccable, sent le désinfectant. Pas même la trace d'un récent repas. Toutes les fenêtres sont closes, suivant la consigne du docteur. Paula soupire de soulagement. Elle croirait entendre sa mère fredonner une chanson de Maurice Chevalier à l'autre bout de la maison. La pièce garde l'ambiance de jadis : mêmes meubles, mêmes bibelots, l'horloge grand-père et les tentures vert bouteille derrière lesquelles les sœurs, quand elles étaient petites, se cachaient pour faire peur à leur père, la mystérieuse grille de la fournaise, les murs lambrissés...

Lili n'a rien touché et a respecté cette autre époque, comme si elle avait voulu préserver le monde de l'enfance et oublier le reste. Qui pourrait croire que Lili est une nostalgique ? Elle doit vivre modestement maintenant, après ses années de vaches grasses.

— Lili, Lili ! Je suis là, appelle Paula en ôtant son chapeau.

Pas de réponse. Elle dépose le chapeau sur le guéridon et traverse au salon. Sur une table basse, des numéros de *Paris Match*, anciens et récents : Churchill avec sa grosse face ronde et sévère, le prince de Monaco, d'autres visages qu'elle ne connaît pas. Un bol de bonbons dans lequel traînent quelques cigarettes. Une barre de chocolat au lait Hershey's à moitié mangée. Un verre à dry martini dans lequel ne reste qu'un cure-dent.

Puis elle se dirige vers la chambre. La porte est entrouverte, Paula la pousse du bout des doigts.

Lili est étendue sur le flanc, endormie dans un lit en bataille. Paula s'approche doucement. Près de la coiffeuse, elle s'étonne de voir la boîte à peignes et une panoplie de pinces à cheveux, des rubans et des postiches. Tiens, étrange, Lili se coiffe encore comme pour un défilé, malgré sa vie d'ermitte ? Paula se penche au-dessus de sa sœur.

La tête repose sur le côté, les anciens beaux cheveux blonds coiffés en un chignon qui se voulait élaboré, mais qui, depuis, a perdu son combat avec l'oreiller. À bien y regarder, il s'agit plutôt d'une perruque tournée un peu de travers. En se penchant davantage sur le visage émacié, Paula retient une exclamation de dégoût. Elle sort vite un mouchoir. La bouche est souillée de vomissures qui s'étendent sur le menton et sur la taie avec les restes d'un rouge à lèvres vibrant. Les joues, le nez, le contour des yeux sont marqués de rimmel, d'ombre à paupières et de mascara délavés.

Pauvre Lili ! Elle s'est rendue malade et sommeille dans son vomi. Sans doute une autre cuite, elle qui, pourtant, avait promis de cesser de boire. Elle ne se corrigera donc jamais !

Les jolis deuils

Sur la table de chevet, un cendrier et un fume-cigarette dont la cendre forme un court serpent, signe que la cigarette s'est éteinte d'elle-même. À côté traîne un verre renversé et, par terre, une bouteille d'eau de Javel vide. Lili aura quand même voulu nettoyer. Elle porte sa jolie robe de nuit en dentelle rose achetée du temps où se succédaient les croisières vers l'Europe et les séjours en Floride. C'était avant la guerre. Elle a encore sa fierté, la belle Lili.

Pendant quelques secondes, Paula attend. Elle observe sans savoir s'il faut réveiller sa sœur avant de tout désinfecter. Elle va à la cuisine se munir d'une bassine, d'un savon et de torchons. À son retour, Lili n'a pas bougé. Pas un pli de sa robe, pas un pli des draps, pas un souffle. Pas un souffle ? Une oreille près de la bouche, Paula retient sa respiration pour écouter, sentir une expiration. Rien. Rien que l'odeur de l'eau de Javel. Elle répète alors les gestes du docteur, lors du décès de leur père il y a deux ans, et place un petit miroir près des lèvres barbouillées. Aucune buée. Paula dépose le miroir sur la table de chevet et, sans plus de précautions, agrippe sa sœur à l'épaule qu'elle secoue brusquement.

— Lili ! Lili ! crie-t-elle maintenant. Qu'est-ce que t'as fait là ?

Elle s'interrompt, regarde sa main. Elle l'a touchée, la contagion s'emparera peut-être d'elle. Empoignant le contenant de javellisant pour en tirer les dernières gouttes, elle court à la cuisine se laver les mains, puis attrape le combiné du téléphone pour joindre Violette. Sa belle-sœur est sûrement chez elle à cette heure-ci.

— Lili est morte ! J'arrive trop tard. S'il te plaît, viens m'aider !

Dans l'attente, au comble de l'angoisse, Paula traîne un fauteuil dans la chambre et surveille l'arrivée de sa belle-sœur, au chevet de la morte. On fait quoi dans ces cas-là ? Faut-il appeler la police, le curé ? Dans l'énervement, elle perd ses moyens. Plus posée et toujours calme, Violette saura quoi faire. Violette sait toujours comment réagir. Elle trouve les bons mots.

Dévastée par les larmes, Paula ne sait plus où poser le regard pour éviter la figure de sa sœur. Près du verre renversé, un carnet à la tranche dorée pique sa curiosité. Trempée dans la flaque de javellisant, la couverture s'est un peu décolorée. C'est un journal intime. Elle l'ouvre au ruban-signet : la dernière entrée de Lili.

Vendredi 26 mai 1950

Maudite vieillesse ! Chaque jour, je la vois approcher un peu plus dans le miroir. Lui, il ne ment pas : rides, cheveux gris, taches brunes, peau qui s'affaisse, se flétrit, chair de poulet au cou, lèvres fendillées, paupières tombantes, sans parler des nombreux maux qui grugent mes os. Je ne veux pas assister plus longtemps à cette déchéance, impuissante, à cette décrépitude alors que toute mon existence a fleuri autour de ma beauté. Me voilà seule, fatiguée, pleine d'alcool et de fumée, sans amour et sans gloire. Il n'y a pas un jour où je ne pleure pas, où je ne maudis pas le sort. La vie est triste, hélas, et j'ai vidé toutes les bouteilles. Parce que derrière chaque ride, chaque tache sur la peau, chaque cheveu blanc se terre une peine sans nom.

«Laissez venir à moi les petits enfants.» Un seul, juste un petit enfant m'aurait sauvée, mais je ne l'aurai jamais connu. Jamais. Qu'aurait-il pensé d'une mère dépravée, d'une femme de mauvaise réputation, qui ne fréquente ni l'église ni le confessionnal ? Et qu'aurait-on pensé de lui, pauvre petit être subissant le jugement d'autrui ? Un bâtard, erreur de jeunesse, la Faute, la grande Faute. C'est bien pire que de flétrir. Je porte ma laideur bien plus profond qu'à fleur de peau.

Adieu ! Il vaut mieux partir maintenant. Que la honte emporte ce qui reste de moi !

Paula n'en revient pas. Voyons, que fait Violette ? C'est vrai que ça prend au moins quinze minutes. Quinze ? Paula ne sait plus. Entre la détresse et la curiosité, elle se replonge dans l'autoportrait de sa sœur.

J'ai choisi ce jour pour partir. J'ai nettoyé la maison comme je me suis parée également. Un départ propre, tout en éclat, au mois de mai,

Les jolis deuils

le mois de Marie, le mois des feuilles et des fleurs qui renaissent. J'ai tout planifié pour des au revoir somptueux, pris un bain, revêtu ma plus belle robe de nuit et mon parfum chic, épinglé soigneusement ma perruque des grandes occasions, celle des galas d'il y a trente ans, et appliqué mon maquillage de scène. Ainsi, quand les photographes viendront, ils emporteront de moi l'image que je souhaite laisser: la grande Lili, belle de jour, belle de nuit. Faire de ma mort une œuvre et, pour la dernière fois, la une des journaux. Mon ultime souhait.

J'attends donc quatre heures du matin, entre nuit et jour, pour la dernière étape, et boirai le liquide libérateur.

Malédiction ! Elle aura avalé de l'eau de Javel, se garantissant une mort lente, très lente, qui lui aura rongé la gorge, l'estomac et les viscères dans d'atroces souffrances. Quoi ? Un suicide ! Une mort déjouant la volonté divine. Mais Lili n'accédera jamais au paradis ! L'enfer et le purgatoire l'attendent. Que dira le curé ? Sûrement, il refusera de la bénir et de chanter la messe funèbre. Déjà qu'elle menait une vie... Combien de messes pour le salut de son âme ? Et où sera-t-elle enterrée ? Dans le lot, hors du cimetière consacré. Affreux ! Honte à la famille ! Paula entend les rumeurs, elle sent déjà les regards lourds et obliques tournés vers elle, au marché ou à l'église. Non ! Encore une fois, elle va sauver Lili.

Elle enfouit le carnet incriminant dans son sac. C'est la meilleure chose à faire. Et voilà qu'elle s'active avant l'arrivée de Violette, ramasse le verre et le javellisant, essuie la table et le plancher, nettoie ce qu'elle peut, rince et rince encore quand les pas de Violette se font entendre.

— Paula ?

— Je suis ici, dans la cuisine.

Violette entre et se dirige droit vers sa belle-sœur.

— Tu aurais dû m'attendre, ne rien toucher. Pauvre petite, tu dois être dans un tel état.

Violette la prend dans ses bras où Paula se laisse tendrement aller pour sangloter.

— Là, là, je m'occupe de tout. Tu sais, j'ai pris l'habitude. Depuis une semaine, j'ai accompagné quelques familles endeuillées. As-tu averti quelqu'un d'autre ?

Paula fait signe que non.

— Ta chère Lili...

Heureusement, Violette s'abstient de répéter les phrases entendues aux derniers enterrements : « On n'est jamais prêt, hein, madame Chose ? », « Ça donne toujours un grand coup, même si on s'y attend », « Je vous comprends tellement, moi aussi je suis passé par là. Comme vous le savez, ma mère est morte l'an dernier », « Elle est sûrement au paradis et veille sur nous tous, maintenant », « Toutes mes sympathies », « Sincères condoléances », « Le plus difficile, ce n'est pas pour le mort, mais pour ceux qui restent ». Des formules toutes faites, qui ne ramènent personne et n'arrêtent pas les larmes.

Non. En silence, Violette offre son mouchoir à Paula – le sien déborde déjà de chagrin – et alors seulement, elle lui dit :

— Si tu veux, on va faire bellement les choses pour ta Lili, bien sûr, mais surtout pour toi.

— Ne touche pas à Lili ! implore une Paula terrifiée. Promets-moi de ne pas la toucher.

Violette promet et, toutes les deux, elles passent à la chambre afin de vérifier l'état du corps et des lieux. Avec tact et d'une voix pondérée, la belle-sœur demande des détails.

— Elle m'a téléphoné, à matin, elle toussait à s'en arracher le cœur, raconte Paula en reniflant. Elle fumait tellement... Elle avait de mauvais poumons. Elle disait avoir quelque chose pour moi.

Les jolis deuils

Violette appelle le médecin et le curé, puis elle téléphone à Murielle, sa nièce préférée, qui gardera la maison en attendant le croque-mort. Il passera dans une heure ou deux. Murielle sera là dans dix minutes.

Tout va trop vite pour Paula. Déjà, Violette la ramène chez elle afin qu'elle prépare des victuailles pour les visiteurs. Il faut trouver les papiers, les vêtements de deuil pour la famille, le crêpe noir, des fleurs, un bouquet, au moins un – Lili aimait tellement les fleurs. Violette ira à la fabrique pour régler les obsèques, demander au sacristain qu'il fasse sonner les cloches, tout ça dans une même journée. Et Yves qui rentre de Montréal par le train de quatre heures, un retour tant espéré après sa première année d'études, loin des siens.

— Je voulais être là pour l'accueillir à la gare. À cette heure-là, Ernest et René seront à l'usine et au port.

— J'ai bien hâte de le revoir aussi, mon filleul chéri. T'en fais pas, il trouvera bien le chemin tout seul, voyons.

Oui, Yves sera là; quelle bénédiction en cette journée d'épreuves! Ah! Paula ne doit pas oublier de demander à Ernest de leur laisser la voiture avant qu'il parte au travail. Il pourra s'y rendre avec le voisin d'en face. Que de détails fastidieux en ces heures de désorganisation!

Oui, décidément, tout va trop vite! La mort ne prend pas de congé, pas de repos. Quand elle passe dans une maison, ça mêle tout le monde.

— J'y vais, là, Paula. Tu m'appelles si t'as besoin.

Violette repart. À l'instant précis où la porte se referme, Paula se remet à pleurer de plus belle. Mais la mort n'attend pas. Sur le comptoir, Ernest a laissé un mot: en l'absence de Paula, René et lui sont allés dîner au restaurant. Paula se ressaisit.

Dans la maison silencieuse, elle se démène comme un vrai diable pour que sa sœur puisse rejoindre le bon Dieu.

Premièrement, elle cache, sous le double fond de sa bannette à ouvrage, le journal révélant la véritable cause de la mort.